

Un enfant raconte la dépression de son père



D'un cas particulier, Gilles Paris tire une fable sur tous les traumatismes humains.

/ PHOTO JEAN-PHILIPPE BALTEL

Il s'appelle Simon Ravine. Il a neuf ans. Elève de CM1 à Gerson, une école primaire parisienne, il se passionne pour la littérature, et avec son copain Jérémie pour le sport. Reprochant aux adultes leur égoïsme et triste de savoir sa mère Carole, plus amoureuse de son portable que de son mari, passer la plupart de son temps en Australie, où elle travaille pour une grande marque de yaourts, Simon se réfugie dans son journal intime.

Pourtant c'est son père Paul Ravine, l'écrivain de la famille. Un homme chaleureux qui s'intéresse beaucoup à son fils avec qui il vit, mais qui en proie au vague-à l'âme sombre dans la mélancolie. Des signes inquiétants concernant l'état de son père sont notés par Simon comme par exemple le fait que Paul s'est enfermé dans le lave-vaisselle de la cuisine. Le diagnostic ne tardera pas : Paul Ravine souffre d'une grave dépression qui nécessitera une hospitalisation. Simon qui sera pris en charge par sa grand-mère Lola, un être fantasque adepte du spiritisme, trouvera une aide inattendue en la personne de Lily, une petite autiste qu'il a rencontrée

à l'hôpital. Une petite fille solaire en fait, pour qui il consignera dans ses carnets la rédaction complète de ses songes les plus farfelus. Il y avait un risque avec un tel sujet de tomber dans le cliché, et la banalité. Il n'en est rien. Gilles Paris signe avec *Au pays des kangourous*, un roman émouvant, drôle et d'une grande liberté de ton, dont la première qualité est de faire parler un enfant de manière crédible. Ce qui n'est pas le cas reconnaissons-le dans tous les récits de ce type. L'auteur qui avait déjà réussi à parler des drames familiaux et de la difficulté de grandir tout au log de son très beau *Papa et maman sont morts* (qui ressort chez Points/Seuil) raconte donc la dépression d'un homme par les yeux de son fils. D'un cas particulier il en tire une fable sur tous les traumatismes humains, (morales ou physiques), et d'une plume sans pathos, signe un roman rempli d'empathie où chacun d'entre-nous entendra résonner un peu l'écho de ses blessures intimes.

Jean-Rémi BARLAND

"Au pays des kangourous" de Gilles Paris, Don Quichotte, 18 €.

BANDE DESSINÉE

Dounia, enfant sauvée de la barbarie nazie

Transcrire en bande dessinée les rafles opérées par les nazis entre 1941 et 1944 n'est pas une nouveauté mais tenter de la raconter aux enfants est une tâche qui peut s'avérer très difficile. Le scénariste Loïc Dauvillier et le dessinateur Marc Lizano y parviennent avec une efficacité remarquable. Au travers de *L'enfant caché*, ils racontent, d'abord, le quotidien d'une famille juive progressivement harcelée au début de l'Occupation. Puis, survient le moment des "rafles", ces coups de filet anti-juifs à l'initiative du gouvernement de Vichy à l'issue funeste. Elsa, une petite fille, découvre au travers des propos de Dounia, sa grand-mère, l'horreur de la guerre, la perte d'une partie de sa famille assassinée dans les camps mais aussi, la formidable générosité de certains résistants civils, des illustres anonymes, qui mettront en péril



/ PHOTO DR

leurs vies pour sauver celle des autres. C'est d'ailleurs ce qu'aura vécu Dounia, enfant cachée et sauvée et que retranscrivent de façon sublime les deux auteurs.

Stéphane ROSSI

"L'enfant cachée". Le Lombard. 80 pages couleurs. 16,45€

Cruelle Indochine...

Autre lieu, autre guerre, celle d'Indochine dans laquelle la France s'embourbe en 1948. Les soldats qui occupent la région, doivent composer avec la population locale qui parvient à s'infiltrer aux côtés des Français pour mieux les combattre. Un jeune ingénieur des chemins de fer Transindochinois, qui va conseiller la Légion étrangère pour la réalisation d'un train blindé chargé d'assurer de ravitailler les troupes, va en faire la cruelle expérience.

→ La Rafale. Editions Grand Angle/Bamboo. 13,90€



Voici l'histoire de Rome devenue jeu vidéo

Un roman très surprenant, "différent", que signe Stéphane Audeguy

Dans son quatrième roman, Stéphane Audeguy donne la parole à la capitale italienne. Elle devient, grâce à lui, personnage de roman. On l'écoute, on apprend à mieux la connaître.

Audeguy est cet auteur qui, en 2006, faisait parler de lui avec *Fils Unique*, l'histoire du fils oublié de Jean-Jacques Rousseau. Mais voici qu'il tente avec *Rom* une aventure autrement délicate et effectivement très surprenante. Le roman de Stéphane Audeguy va satisfaire les lecteurs les plus exigeants. Son livre, convenons-en, est de ceux dont on dit qu'ils sont "difficiles" ou "risqués". Certes, par moments, *Rom* n'est pas de lecture aisée. Le lecteur bénéficie des connaissances récoltées par Audeguy pendant son séjour à Rome lorsqu'il était pensionnaire de la Villa Medici, ce lieu mythique, inoubliable... Audeguy parle de Rome en homme connaissant parfaitement la Ville Éternelle et ses habitants.

La ville de Rome se penche sur son plus récent avatar: la voilà transformée en jeu vidéo où s'affrontent des hommes prêts à tout pour se rendre maîtres d'une Rome virtuelle, fruit de leurs inventions, une ville lisse et aseptisée, saisie au II^e siècle de l'ère chrétienne, avec ses temples, ses basiliques, ses villas, une ville complètement différente, la Ville Éternelle, la vraie. On la disait reconstruite à l'identique mais nul n'ignorait qu'elle était tronquée de tout ce auquel on attachait le plus d'importance, de tout ce qui "sentait, bruissait", les corps, les viscères, les humeurs, les pensées de toutes sortes.

On croise toutes sortes de gens dans les pages du roman



Le roman de Stéphane Audeguy, qui, convenons-en, est de ceux dont on dit qu'ils sont "difficiles" ou "risqués", va satisfaire les lecteurs les plus exigeants.

/ PHOTO HELIE GALLIMARD

de Stéphane Audeguy, on rencontre des touristes et des pèlerins, on voit Mussolini à son balcon, hurlant de grosses bêtises, on suit des vedettes internationales et des stars telles que Monica Vitti, Anna Magnani ou Audrey Hepburn. On écoute les romains qui discutent de la participation à un grand événement bloquant les esprits de jour comme de nuit: les deuxièmes jeux vidéos olympiques.

À peine terminé, le jeu vidéo fut vendu à près de cinq millions d'exemplaires. Le texte avait pour auteur ce que l'on appelle en anglais "a game desi-

gner" un homme très connu et inspiré, disait-on. Fixé au Canada, il n'avait jamais mis les pieds dans la ville éternelle mais il annonçait sa venue prochaine pour faire aboutir au plus vite un audacieux projet: on allait bientôt bâtir sur l'ancien emplacement une ville nouvelle. Le "game designer" accordait toute sa confiance au nouveau jeu vidéo bien qu'il n'ait rien jugé de plus pressé que d'en raccourcir le titre: ROM*. Le berceau de la civilisation occidentale ne comptait plus que trois lettres sur quatre et Rome était devenue ROM un

mot plus chic, plus dans le vent.

Ce sont ces constructeurs sans foi ni loi qui seront les prochains envahisseurs les plus cruels et les plus inquiétants; ce sont eux qui seront les nouveaux envahisseurs, les nouveaux membres des hordes barbares et les futurs maîtres du monde.

Remercions Stéphane Audeguy de nous le rappeler si fermement.

Il fallait que ce soit fait.

Edmonde CHARLES-ROUX
de l'Académie Goncourt

Gallimard. Pages: 234. Prix: 17,50€

L'HUMEUR DE JÉRÔME GARCIN

Belinda Cannone, volée et retrouvée

Le 16 mai 2011, dans son Journal, Belinda Cannone rend compte de l'arrestation, à New York, de Dominique Strauss-Kahn: "Il y a de la tragédie shakespearienne dans cet acte irrépressible qui compromet toute la vie d'un homme au fait du pouvoir mondial". Et elle ajoute: "En voici un qui perd tout son avenir, tandis que j'ai perdu tout mon passé". Mais si l'affaire DSK a fait la une des journaux du monde entier, celle qui accable Belinda Cannone n'a figuré qu'en pages intérieures de *Ouest-France* à la rubrique fait-divers. La première est un séisme international, la seconde un traumatisme privé.

Explications: le 11 mars 2011, la romancière (*Entre les bruits*), essayiste (*L'écriture du désir*, *Le Baiser peut-être*) et professeur à l'Université de Caen, arrive dans sa maison de campagne, située dans le Cotentin, près de La Hague, où elle aime tant écrire et jardiner. Elle découvre alors qu'elle a été visitée. Des cambrioleurs ont volé un lecteur de DVD, un élément de la chaîne Hi-Fi, mais surtout, surtout, deux grosses malles cadenassées dans lesquelles Belinda Cannone avait rassemblé rien de moins que sa vie: plus de quarante années de journaux intimes, de correspondances, de photos, mais aussi des carnets de travail - son "laboratoire".

Du jour au lendemain, elle se retrouve donc privée de mémoire, elle se sent comme violée.

C'est alors qu'elle entreprend, comme si elle était pressée de



Après un cambriolage, Belinda Cannone se retrouve privée de mémoire et se sent comme violée.

/ PHOTO PHILIPPE MATSAS

comblent le vide et de reconstruire le puzzle de son passé, de réédifier, dès l'instant où elle constate l'effraction, ce Journal

de la perte. Elle raconte le désespoir qui la saisit, et la dépression qui s'en suit. Elle s'interroge sur l'identité et la motivation des vo-

leurs. Elle fait passer dans le journal *Ouest-France* un communiqué pour que ces derniers lui restituent ce trésor qui n'a de valeur que pour elle seule. Et surtout, elle qui avoue n'avoir jamais été nostalgique et avoir toujours préféré l'avenir au passé, tente ici de sauver de l'oubli toute cette mémoire que les malles contenaient: sa naissance en Tunisie, la séparation de ses parents, ses nombreux déboires avec les éditeurs lorsqu'elle décida de devenir écrivain, ses amours, sa passion du tango, et les preuves innombrables de son désir d'écrire, de son écriture du désir...

À la date du 11 mai 2011, Belinda Cannone, est saisie soudain par le doute: "J'éprouve une vive inquiétude face à ce livre. Quel intérêt? Pour qui?" Elle a tort. *La Chair du temps* est un texte passionnant.

Provoqué par un coup de sort et du hasard, commencé sous le coup de l'émotion et de la colère, rédigé dans l'urgence et le mouvement, ce journal "extime" est sans doute le meilleur autoportrait qu'elle pouvait réaliser. Car elle s'y donne sans tricher et reconstruit, page après page, tout ce dont on l'a dépossédée, même ce qui était invisible. Sans ce désastre intime, aurait-elle jamais écrit un livre pareil, qui s'ouvre par une tristesse sans fond et se termine par un hymne à la joie?

J.G.

"La Chair du temps" de Belinda Cannone, Stock, 270 pages, 19 euros